

#### IV « D'autres viendront qui reprendront le flambeau »

Le premier des manifestes par lesquels les Rose-Croix — en tant que *société* — firent connaître leur existence fut la *Fama Fraternitatis*, parue en 1614. Ce texte retraçait sous une forme symbolique l'origine de l'Ordre, à travers les pérégrinations de son fondateur, Christian Rosenkreutz. Celui-ci voyagea en Égypte, puis au Maroc, à la recherche de la connaissance occulte. Il se rendit à Fès, en particulier, où les *djinns* ont pignon sur rue, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Là, « il prit contact avec ceux qu'on a coutume d'appeler les habitants des éléments, qui lui révélèrent nombre de leurs secrets ». Puis il regagna l'Allemagne, où il fonda la Fraternité de la Rose-Croix. Elle comptait à l'origine quatre membres seulement, qui ignorèrent l'endroit où le Maître « mourut ». Ils constatèrent simplement sa disparition, et se perdirent eux-mêmes plus ou moins de vue. Les années passèrent et un beau jour on entreprit des travaux au siège de la Fraternité.

On trouve d'abord un gros clou, que l'on arrache, et qui découvre une porte sur laquelle est écrit : *Post CXX annos patebo* (« Je m'ouvrirai dans 120 ans »). Il y a 120 ans, effectivement, que Christian Rosenkreutz a disparu. On ouvre la porte et l'on découvre un caveau à sept côtés au milieu duquel se trouve un autel circulaire. Toujours à la recherche du cadavre du Maître, les ouvriers déplacent l'autel. Une épaisse plaque de cuivre est soulevée, « et nous découvrîmes un corps vénérable et beau, intact et non décomposé... » Les Rose-Croix possédaient une curieuse interprétation de l'inscription INRI, qui se trouvait sur la croix du Golgotha et signifiait : Jésus de Nazareth, Roi des Juifs. Pour eux, elle se traduisait ainsi : *In Necis Renascor Integer*. (« Dans la mort, renaître intact et pur... »)

À la fin du xix<sup>e</sup> siècle, une célèbre société secrète anglaise, la *Golden Dawn*, en qui certains virent un moderne rameau du rosicrucianisme, avait en sa possession un document qu'elle tenait pour fort précieux, et auquel les initiés se référaient comme à une véritable Bible : *la Magie sacrée, ou Livre d'Abra'melin le Mage*. Probablement rédigé par le kabbaliste Abraham ben Siméon de Worms, ce livre fut traduit de l'hébreu en latin en 1458, à Venise — cité où l'on retrouvera Cagliostro et Saint-Germain... Le manuscrit de *la Magie sacrée*, nous dit Robert Ambelain qui en publia la version française (éd. Bussière), contient des formules qui relèvent du *pouvoir de lier et de délier*, c'est-à-dire de ce pouvoir des clefs qui est revendiqué comme une « exclusivité » par l'Église catholique. Or, ce précieux manuscrit n'est autre que le *Corpus* théorique et pratique d'une tradition opposant ses pouvoirs à ceux de l'Église et que l'on peut — même si une telle désignation paraîtra à certains passablement incongrue — qualifier de « vampirique », *lato sensu*. C'est en Égypte, patrie des mystères de Seth, le dieu à la tête d'âne, que l'auteur de *la Magie sacrée* vint s'instruire, auprès d'Abra'melin (qui peut se traduire par « Père des sables »). Le récit de leur rencontre nous réserve une surprise de taille :

« Le jour suivant, je me présentai à Abra'melin, qui me dit d'un air riant : « C'est ainsi que je vous veux toujours... » Il me conduisit dans son appartement particulier, où je pris les deux petits manuscrits que j'avais copiés, et il me demanda si vraiment, et sans crainte, je souhaitais

apprendre la Science Divine et la Magie Sacrée. Je lui répondis que c'était la seule fin et l'unique motif qui m'avaient obligé à entreprendre un si long et fatigant voyage, en espérant que la Vérité m'apparaîtrait.

« Et moi, me dit Abramelin, je te donne et te permets de pratiquer cette Science Sacrée que tu devras acquérir en respectant les lois de ces deux petits livrets, sans en omettre la moindre chose, si inimaginables qu'ils puissent paraître. Tu te serviras de cette Science Sacrée pour retrouver tes anciens pouvoirs et redevenir un dieu immortel, vainqueur de la Vie et de la Mort. Alors, l'Ombre ne pourra rien contre toi, car tu seras devenu le maître de l'Ombre et tu entreras dans la chaîne des Ombres qui peuplent l'Éternité. N'offre cette Science qu'à ceux qui portent le signe, à ceux dont le regard peut affronter l'obscurité sans trembler, à ceux dont le cœur est assez fort pour soutenir l'immensité sans ployer sous le fardeau. »

« [...] D'autres viendront qui reprendront le flambeau pour le porter toujours plus loin, à travers tous les mondes, au nom du Seigneur suprême porteur de la pierre sacrée. Que la curiosité ne te pousse pas à savoir les causes de tout cela, à moins que ton cœur soit assez ferme pour accueillir la vie infinie dans ses plus vastes limites. Alors figure-toi que nous sommes si méchants que notre secte est devenue insupportable, non seulement à tout le genre humain, mais aux dieux vénérés par les hommes. »

« [...] Étant bien instruit par Abramelin, je pris congé de lui et, ayant reçu sa bénédiction, je partis et pris la route de Constantinople où je fus pris par une étrange maladie qui m'épuisa. Cette maladie dura deux longs mois. Ce fut comme un rêve qui vous vole votre âme pour la remplacer par une plus grande lumière. C'est ainsi que je repris des forces. J'étais comme transformé. Je retrouvais avec un grand étonnement ma vitalité de jeune homme. Porteur du savoir d'Abra'melin le Mage, je pus trouver un vaisseau qui partait pour Venise. Je m'embarquai et j'arrivai dans cette ville où je fus reçu par des amis... C'est dans cette cité que j'invoquai les quatre esprits supérieurs. Ils m'apparurent et *me donnèrent un esprit familier* [c'est nous qui soulignons] ainsi que la clef et le nombre qui permettent les prodiges. Par la suite, c'est en Hongrie que je donnai à mon empereur Sigismond, Prince très clément, un esprit familier de la seconde hiérarchie, d'après la demande qu'il m'en fit.

« Il voulait avoir toute l'opération, mais ayant été averti que ce n'était pas la volonté du Seigneur suprême, il dut s'en contenter non comme empereur, mais comme un simple particulier. Cet esprit favorisa son mariage avec une femme d'une grande beauté. C'est ce même esprit qui lui fit rencontrer Barbara de Cilly, plus belle encore que la première. Mais Barbara de Cilly vint à mourir, et elle fut enterrée au château de Varazdin. J'avouai à mon empereur que la mort n'existe pas pour celui qui possède la Science sacrée d'Abra'melin. Il me demanda si je pouvais ressusciter la merveilleuse jeune fille. Ce que je fis en invoquant les quatre esprits supérieurs déjà invoqués à Venise en d'autres circonstances, selon la Science magique communiquée par Abramelin. Je montrai à l'empereur Sigismond le parfum qui devait servir à la cérémonie du réveil du cadavre : une partie d'encens en larmes, une demi-partie de stoelas du Levant et un quart de partie de bois d'aloès. Ces produits réduits en poudre doivent brûler dans une cassolette, près du cadavre. Je lui expliquai ensuite qu'il me fallait invoquer les quatre esprits du treizième carré magique : Oriens, Paymon, Ariton, Amaymon ; car eux seuls pouvaient permettre le retour du mort en l'éveillant des ténèbres qui enchaînent, et le corps et l'esprit... »

Il y a là plus de clefs qu'il ne nous en faut pour décrypter l'histoire occulte de certaine «

tradition initiatique » à laquelle semble bien se rattacher le comte de Saint-Germain, comme nous l’alions voir. Car l’empereur Sigismond dont il vient d’être question n’est autre que Sigismond de Luxembourg, roi de Hongrie en 1387 et empereur d’Allemagne de 1411 à 1437. Il fonda en 1418 l’Ordre du Dragon renversé, qui avait officiellement pour mission de défendre la Chrétienté contre les Turcs. C’est à cet Ordre qu’appartint Vlad IV de Valachie, monté sur le trône en 1455, et que l’on appela pour cette raison le fils du Dragon : Dracula... Car cet inquiétant personnage n’avait pas été inventé en 1897 par le journaliste et écrivain irlandais Bram Stoker — membre de la *Golden Dawn*. C’est Arminius Vamberry, professeur à l’université de Budapest, qui fournit à Stoker — rencontré à Londres — certaines précisions historiques dont ce dernier avait besoin pour esquisser le cadre de son récit. Quant à la réalité « occulte » de Dracula, Stoker bénéficiait pour la cerner de sources d’information moins universitaires.

L’Ordre du Dragon, sous ses apparences « chevaleresques » et catholiques, dispensait en effet ce que nous sommes bien constraint d’appeler, faute de terme plus approprié, une « initiation vampirique ». Ce qui a au moins le mérite de la clarté. Le Dragon n’est-il pas le gardien du sang éternel, du fluide vital ? Dans la saga nordique en particulier, Siegfried tue le Dragon pour s’approprier, avec son sang, des pouvoirs nouveaux, et même l’immortalité. Le récit symbolique cité plus haut — et qui offre certaines similitudes avec les voyages de Christian Rosenkreutz — atteste que l’Ordre véhiculait des mystères d’origine égyptienne (et selon toute vraisemblance « séthiens »). L’auteur de *la Magie sacrée d’Abramelin*, après avoir été rattaché à cette tradition, avait lui-même initié (quoique partiellement) l’empereur Sigismond ; et ce dernier avait fondé l’Ordre du Dragon, dont le rituel était précisément basé sur la magie d’Abramelin. Or, quatre siècles plus tard, on retrouvait ce même rituel d’Abramelin au sein de la *Golden Dawn*, à laquelle appartenait Bram Stoker, l’auteur de *Dracula* ! Oui, décidément, tout s’éclairait. Et l’on voit qu’il s’agissait en l’occurrence de bien autre chose que d’une œuvre d’imagination, même si Bram Stoker, pour éviter les foudres de l’Angleterre victorienne, avait « moralisé » la fin de son roman, en faisant mourir Dracula. En fait il s’agissait, là encore, de détourner les soupçons. Doit-on en conclure que les *vampires personalities* qu’il affirme avoir rencontrées à Londres n’étaient autres que ses frères en initiation ?

On objectera que les seules informations que Stoker reconnaissait avoir reçues lui venaient de son « ami Arminius » (Arminius Vamberry), dont l’apport, manifestement, avait compté pour lui. Il est bien évident pourtant que Stoker n’allait tout de même pas livrer au public les secrets de la *Golden Dawn* ; et Vamberry représentait en l’occurrence une caution universitaire, une « couverture », en quelque sorte, destinée à rassurer et à égarer les lecteurs trop curieux. Mais même ce dernier point mérirait d’être quelque peu approfondi ; car dans le livre de Stoker, les épisodes « non légendaires » de la vie de Dracula sont à peine mentionnés. On peut donc légitimement se poser la question suivante : N’est-ce pas plutôt de tout autre chose que de l’histoire officielle de Dracula, qu’Arminius Vamberry entretint Stoker à Londres ? Car l’« ami Arminius » était le contraire d’un rat de bibliothèque. Grand voyageur, homme de terrain, il avait sillonné l’Asie centrale, et certains n’avaient pas hésité à le comparer au comte de Gobineau. Faut-il penser alors que Vamberry appartenait lui aussi à une société secrète et qu’il était chargé de faire le lien entre la *Golden Dawn* et les centres historiques du « vampirisme » en Europe orientale, où la tradition était encore vivante ?

Quoi qu’il en soit, Stoker, dans son roman, insiste sur l’identité entre « son » Dracula et le

prince Vlad de Valachie, qui selon lui a franchi les siècles intact, dans le secret d'une tombe que personne en fait n'a découverte. Et quiconque, après avoir lu *Dracula*, s'est reporté à une carte de Roumanie, n'a pas manqué d'être frappé par la précision extrême avec laquelle les lieux et les itinéraires ont été décrits. On se trouve alors confronté à cette apparente contradiction : Stoker, d'une part, a superbement négligé ce que les historiens disent de son héros ; et d'autre part, il a décrit avec un soin minutieux les lieux qu'a fréquentés le prince des vampires. Comme il est évidemment exclu que Stoker ait voulu accréditer l'hypothèse fantastique de la survie pure et simple de Dracula, faut-il penser que, sous le voile de la fiction romanesque, il a eu dessein d'évoquer certaines résurgences contemporaines de la tradition véhiculée par l'Ordre du Dragon ? Aussi audacieuse que puisse paraître de prime abord cette hypothèse — à laquelle nous prépare néanmoins la réapparition du rituel d'Abrahelin — nous devons dire qu'elle est confirmée par un témoignage de poids dont nous aurons à reparler bientôt.

Mais auparavant, il nous faut évoquer un autre personnage de roman, prétendument imaginé, lui aussi, par Sheridan Le Fanu. Nous voulons parler bien sûr de Carmilla, ou Mircalla de Karnstein, qui sème la désolation et la mort, dans les châteaux dont sa beauté et son pouvoir de séduction lui ont ouvert les portes, dans le cadre aristocratique de l'Autriche du xix<sup>e</sup> siècle.

Or, il se trouve là encore que tous ceux qui ont connu Sheridan Le Fanu affirment qu'il a travaillé sur des documents authentiques. Le lien entre Dracula et Carmilla est d'autant plus évident que cette dernière n'est autre que... Barbara de Cilly, la jeune fille que l'empereur Sigismond aimait passionnément, et qu'il demanda à l'auteur du *Livre d'Abrahelin* de ressusciter. Née en 1377 en Slovénie, une « région à vampires », l'égérie de l'Ordre du Dragon mourut en 1451 à Graz, en Haute-Styrie, précisément là où, comme par hasard, Le Fanu situe l'action de son roman.

Mais voilà qui est plus extraordinaire encore : si Barbara de Cilly mourut à Graz, elle fut inhumée dans une chapelle du château des Herdôdy à Varazdin, dans l'actuelle Yougoslavie, à la limite des Carpates. Or, c'est à Varazdin que se manifestèrent en 1936 des phénomènes « vampiriques » dont un membre de la Société Théosophique, qui passait là ses vacances, informa Robert Ambelain. (Cf. *le Vampirisme*, éd. Robert Laffont.) Et, précision stupéfiante, ce témoin ajoutait : « Les vieux des générations précédentes attribuaient ces attaques à un cadavre enterré au château des Herdôdy, à Varazdin. Mais leurs traditions sont muettes sur son nom, son lieu exact de sépulture, l'époque de sa mort. » C'est bien pourquoi, dans le roman de Sheridan Le Fanu, la tombe de Mircalla de Karnstein, *alias* Barbara de Cilly, est elle aussi introuvable !

On le voit : aussi bien Carmilla que Dracula étaient autre chose que des personnages de fiction. Surtout si l'on en croit Jean-Paul Bourre, qu'une enquête sur<sup>^</sup> le vampirisme mena à Venise, là même où avait été traduit le *Livre d'Abrahelin le Mage*. Il y rencontra le grand maître d'une organisation transmettant une initiation, basée comme il se doit sur le rituel communiqué par ce même Abrahelin.

L'aristocrate vénitien Renato D. fit à J.-P. Bourre (*le Culte du vampire*, éd. Alain Lefèuvre) ces intéressantes confidences, après lui avoir montré une photographie représentant un château en ruine dressé sur un éperon rocheux : « Vous avez sous les yeux les restes du château de Dracula. Cette photo a été prise en Transylvanie, il y a à peine deux ans. Rien n'a changé depuis. Ce lieu conserve l'orgueil de son créateur [...]. Il n'a jamais appartenu à l'imagination de Bram Stoker. D'ailleurs, Stoker, en tant qu'adepte du vampirisme, connaissait son existence. Pour les traditions occultes, ce château a un nom : on l'appelle la Montagne du plus lointain Minuit. C'est dans ce

lieu, dit la prophétie, que Lucifer doit paraître et réunir ses disciples à la fin des temps... et ce temps du rassemblement ne saurait tarder. Souvenez-vous de la parole du prophète Isaïe : « Comment es-tu tombé des cieux, Lucifer, Astre du matin, fils de l'Aurore ? Toi qui disais en ton cœur : j'escaladerai les cieux ! Par-dessus les étoiles de Dieu, j'érigerai mon trône ; je siégerai sur la Montagne de l'Assemblée au plus lointain Minuit »... »

Toujours selon l'aristocrate vénitien, cette Montagne du plus lointain Minuit sur laquelle doit revenir Lucifer, porte un autre nom que celui que lui donna la Bible : il s'agit de la montagne de Curtea de Arges, en Roumanie. Au-dessus du village d'Arefu, entouré, comme par un écrin, des neiges des monts Fagaras, se dresse le nid d'aigle de Dracula, presque entièrement recouvert par la végétation. Les paysans de la région se signent en parlant du castel maudit, que hante encore le maître des lieux. Seuls, dans la nuit de la Saint-Georges, les « seigneurs noirs » se réunissent dans les ruines désolées, déchirées par les ronces.

On trouvera peut-être que cette longue digression, d'un romantisme quelque peu frelaté, nous a dangereusement éloigné de notre comte de Saint-Germain. Nous sommes là au contraire au cœur du sujet, et cet apparent détour était en fait indispensable pour nous familiariser avec un Saint-Germain totalement inédit... C'est qu'un autre château, en Transylvanie, reçut lui aussi en plein xx<sup>e</sup> siècle la visite d'un personnage « mythique ». À en croire les Théosophistes, ce n'était autre que *notre* comte, connu sous sa nouvelle identité de « Maître R ». Il faut dire que le château en question était tout simplement la demeure des princes Rakóczi. En 1927, Mrs Besant, qui succéda à M<sup>me</sup> Blavatsky à la tête de la Société Théosophique, y séjourna quelque temps en compagnie du « Maître R », et des initiations eurent lieu. Avaient-elles quelque rapport avec l'illumination que viennent chercher à Curtea de Arges les adeptes du vampirisme ? Il n'est pas interdit de le penser — aussi déroutant, voire choquant, que cela puisse paraître de prime abord — tant le cas du comte (et quelle que soit la réalité de son identification avec le « Maître R ») offrait de similitudes avec les thèmes évoqués plus haut. Voilà pourquoi, selon toute vraisemblance, Saint-Germain ne revendiquait la filiation — *initiatique* et non charnelle — des Rakóczi qu'auprès de certains de ses interlocuteurs. Nous rappellerons pour faire bonne mesure que les Rakóczi étaient apparentés à cette famille Bathory à laquelle, on le sait, appartenait la célèbre Elizabeth, la *Blutgräfin*, la « Comtesse sanglante », et que de surcroît le château de Curtea de Arges, le fief de Dracula, passa aux Bathory du temps de cette redoutable Elizabeth. *Le même dragon ne figurait-il pas sur leurs armoiries ?...* (Ajoutons, à titre purement anecdotique, que l'un des deux manuscrits qui ont été attribués au comte de Saint-Germain [l'autre étant *la Très Sainte Trinosophie*], s'intitule : *La Magie Sainte révélée à Moyse, retrouvée dans un monument égyptien, et précieusement conservée en Asie sous la devise d'un DRAGON AILÉ*. Il s'agit d'un rituel magique « pour opérer trois merveilles : 1) trouver les choses perdues dans les mers depuis le bouleversement du globe ; 2) découvrir les mines de diamants, d'or et d'argent, dans le sein de la terre ; 3) prolonger la vie au-delà d'un siècle avec la force et la santé. »)

Nous avons déjà souligné, d'un autre côté, l'analogie entre les thèmes vampiriques auxquels nous faisions allusion à l'instant, et la légende de fondation de la Rose-Croix. Certains n'ont-ils pas dit que Saint-Germain et Rosenkreutz n'étaient qu'une seule et même personne ? Nous allons voir que cette hypothèse d'apparence fantastique (et qu'il convient de « traduire ») est en fait étayée par de bien singuliers indices.